

AUTOUR DU MOT “AMATEUR”

par ANDRE LAFRANCE,
professeur, Etudes Cinématographiques
Université de Montréal
chef-recherchiste, Ciné-Magazine,
Radio-Canada

Il peut sembler étrange de s'interroger sur le sens du mot “amateur” dans la revue officielle de l'Association des Cinéastes Amateurs du Québec. Et pourtant, les compte-rendus des réunions et la description des projets qui y sont soumis, font tous plus au moins état des ambiguïtés que charrie ce mot de trois syllabes. En l'intégrant dans le nom de la nouvelle Association, les fondateurs de celle-ci, regroupés autour de Lucien Marleau, ne faisaient que constater la faiblesse de tous les termes par lesquels on aurait voulu ou pu le remplacer.

Cinéma artisanal

Le mot “artisanal” a profité de l'utilisation qu'en a faite l'Office National du Film. Les fonctionnaires de cet Office ont eu la brillante idée de diriger vers le bureau de l'“âge artisanale” tous les apprentis-cinéastes qui faisaient, auparavant, les corridors pour obtenir quelques bouts de pellicule vierge ou emprunter une salle de montage pour finir le film... qui allait justement leur permettre de ne plus avoir à quêter ou emprunter! Et pourtant les membres professionnels du Syndicat National du Cinéma aiment bien s'appeler les “artisans du cinéma”, ce qui ne veut certainement pas dire qu'ils empruntent la porte-arrière de l'aide artisanale. Ils préfèrent l'entrée des artistes! Un “artisan”, est-ce celui qui crée de ses mains ou celui qui travaille hors du système de production industrielle et donc sans les moyens traditionnels de ce dernier? En manipulant leur caméra, les cinéastes amateurs répondent aux deux définitions; mais les deux définitions ne s'appliquent pas exclusivement à eux!

Cinéma étudiant

Les cinéastes amateurs se recrutent majoritairement, au Québec, parmi les étudiants. Mais le terme “cinéma étudiant” s'applique plutôt au cinéma qui se fait dans les cadres d'une institution scolaire et avec les ressources dont celle-ci dispose. C'est d'ailleurs une des ambiguïtés du Festival du Film Etudiant de l'Université Concordia. Peut-on juger de la même façon un film tourné par un étudiant avec ses propres moyens et un film réalisé dans le cadre d'un cours ou d'un programme de cinéma? Dans ce dernier cas, l'étudiant jouit d'un environnement humain et technique qui facilite grandement sa démarche créatrice. On me dira que c'est le produit final qui compte! J'imagine assez mal une course opposant des voitures-sport à des chaises roulantes. Y'a-t-il encore quelqu'un qui prétende que les moyens n'influencent pas le contenu?

DEUXIÈME SOIRÉE RENCONTRE: RONALD BRAULT (S.N.C.):

«UNE COLLABORATION PLUTÔT QUE DU PATERNALISME»

Si on ne peut parler de la soirée-rencontre avec Jean-Guy Noël, on peut parler de celle qui eût lieu le 9 novembre alors que l'ACAQ recevait comme invité Ronald Brault pour mieux nous faire connaître le Syndicat National du Cinéma.

Ronald Brault, membre de l'exécutif du S.N.C., est assistant-caméraman depuis sept ans. Il compte devoir assister encore quelques années avant d'obtenir le titre de directeur de photographie. Voilà donc une première chose qu'il nous apprenait. On ne devient pas caméroman en touchant une caméra (ce que plusieurs devraient savoir).



Voici maintenant le S.N.C....

A sa création, en 1969, le S.N.C. regroupait surtout des techniciens de l'ONF. Le but technique de ce regroupement consistait à offrir à ses membres des garanties comme l'assurance-chômage, un salaire minimum et d'assurer le plus possible du travail. L'idéologie était axée, on s'en doutera, vers un cinéma québécois. On voulait en même temps créer au sein des équipes formées une atmosphère de tournage qui soit “familiale”.

Trop de boss

Bien sûr, avec les conflits que connaît le S.N.C. présentement, on est loin de ses aspirations premières. Le malheur est qu'en cinéma il y a autant de patrons que d'employés. Ce qui rend très difficile les négociations. Ceci, mêlé à la crise que subit le cinéma québécois actuellement, fait que la grève que subissent présentement les techniciens prend plutôt l'allure d'une période de chômage chronique.

Quant à la loi-cadre il préférerait tout simplement ne pas en parler se contentant de dire qu'elle favorisait avant tout les distributeurs et les producteurs, et non les techniciens. Rajoutez à ceci les techniciens étrangers qui viennent travailler au Québec lors d'une co-production et que les techniciens d'ici jouent le rôle de porteurs d'eau, ça vous fera un tout plutôt sombre pour le Syndicat National du Cinéma.

A un tel point sombre qu'il est impossible d'espérer une amélioration dans un avenir rapproché.

Jeune cinéma

En Europe, les cinéastes amateurs sont des adultes pour qui la manipulation d'une caméra est comme un autre sport. Ils se réunissent pour comparer leur équipement et planifier leurs activités sociales. Trop souvent, il n'y a pas plus de cinéastes amateurs dans leurs clubs qu'il n'y a de bêtes sauvages dans les Lions Clubs. Ici, les caméras Super-8 servent surtout à filmer les péripéties de la vie familiale et les Québécois n'ont pas l'habitude d'utiliser de tel prétexte pour former des clubs sociaux. Ils trouvent assez de victimes dans les réunions familiales pour ne pas être obligés de s'imposer des réunions mensuelles afin de montrer leurs petits chefs d'oeuvres. Ce sont de vrais cinéastes amateurs, si on donne au mot “cinéaste” le sens limité de “celui qui enregistre des images avec une caméra”. Mais si on veut lui donner un sens plus créateur, cela ne marche plus. Le peintre amateur doit transposer la réalité à l'aide de ses instruments.

L'auteur des pires “chromos” a dû faire un effort d'imagination pour recréer, à l'aide de ses couleurs, la réalité qui s'offrait à lui. Avec une caméra super-automatique, le cinéaste amateur (au sens limité) peut enregistrer des images sans faire d'autre effort que celui de peser sur le déclencheur de son appareil. C'est une activité très valable pour lui et sa famille. Mais cela ne correspond pas du tout à la démarche des jeunes cinéastes qui essaient, à travers leurs premiers films, de maîtriser le langage et la technique cinématographique.s. Ils se livrent, plus ou moins consciemment, à un apprentissage qui pourrait les amener à se joindre aux rangs des professionnels. Cet aboutissement éventuel (et fort rare) s'exprime par l'imitation des cinéastes à la mode et l'organisation d'équipe de tournage plus ou moins copiée sur le schéma traditionnel. Même quand ils clament bien haut leur refus des modes ou des traditions, les jeunes cinéastes se démarquent par rapport au système qui demeure toujours leur point de référence. De leur côté les cinéastes amateurs du type familial n'ont et ne veulent avoir rien de commun avec le cinéma qu'ils vont voir (et très souvent ne vont pas voir) dans les salles.

Le “jeune cinéma” serait donc celui qu'on fait quand on est jeune dans le métier. Par cette jeunesse-même, on innove ou, du moins, on remet en question les normes établies. On raconte ce que les “vieux” ne savent plus ou n'osent plus raconter. Cela n'aurait rien à voir avec l'âge physique du cinéaste; on ferait du “jeune cinéma” jusqu'à ce qu'on atteigne une certaine vitesse de croisière dans sa production cinématographique. Et on pourrait faire du “jeune cinéma” toute sa vie, bien qu'il s'agisse habituellement d'une phase dans l'expérimentation personnelle des divers moyens d'expression. On fait, pendant un certain temps, du cinéma comme on fait de la “pop-psychologie” ou de l'engagement politique. Et il y en a très peu qui deviennent psychologues, hommes politiques ou... cinéastes. Mais on sait ce que c'est. Et on sait qu'on pourra y revenir si, un jour...

Conclusion

On est cinéaste amateur quand on prend la caméra familiale pour enregistrer ses premières images. Puis on veut faire plus. On fait du “jeune cinéma” qui peut être ou non du “cinéma étudiant”. Et, un jour peut-être, on gagne à peu près sa vie avec le cinéma professionnel. Mais ce ne seront toujours que des mots, des codes auxquels on peut donner toutes les significations. Et si le gouvernement québécois préfère subventionner une association de cinéastes amateurs, ses membres pourront toujours, quant à eux, faire le cinéma qu'ils voudront.



Discussion

Après avoir brossé un tableau rapide du S.N.C., Ronald Brault, invitait les personnes présentes à se prononcer sur la qualité du cinéma au Québec. On échangea quelques idées, pour aboutir à un point commun, la rareté et la médiocrité de l'enseignement du cinéma au Québec, du moins le côté technique. C'est à dire axer davantage l'enseignement dans la pratique du cinéma; autrement dit, plus de technique et un peu moins d'histoire. On souhaita tous la création d'une école de cinéma au Québec.

C'est ainsi, en attendant l'école, que Ronald Brault, au nom de tous les membres, offrait les services du S.N.C. à l'ACAQ, sous forme de soirées-rencontres, alors que la majorité des techniciens se ferait un plaisir de donner des conférences dans des domaines particuliers (caméra, son, documentaire, etc). Conférences qui auraient pour buts d'améliorer les différentes techniques du cinéma.

Cette soirée se termina donc sur cette note de collaboration S.N.C. - ACAQ, qu'il serait intéressant de voir établie le plus tôt possible.

Yves Gagnon.